Document generated on 06/06/2025 3:32 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Maître Song

Hélène Lesage

Number 67, Spring 1996

La croyance

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13811ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lesage, H. (1996). Maître Song. *Moebius*, (67), 67–71.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Maître Song

Hélène Lesage

J'ai abattu ma maison, j'ai vendu les briques et je suis allé écouter Song Wenchuan.

Dicton de Dingzhou, province du Hebei

À Dingzhou dans la province du Hebei, là où les croyances et traditions ont la vie dure, un dicton a cours : « J'ai abattu ma maison, j'ai vendu les briques et je suis allé écouter Song Wenchuan.» C'est un fait. Tout le monde veut entendre grand-père Song chanter le yangge, c'est lui le maître incontesté de cet art populaire. C'est là que je me suis rendue moi aussi pour l'entendre, c'est là que j'ai eu vent de cette histoire...

Le blé d'hiver commençait à pointer comme une brosse et donnait à la terre ocre des champs une discrète coloration verte. On eût dit une repousse de cheveux sur une tête chauve, comme celle qui commençait déjà à recouvrir le crâne de grand-père Zhang que sa nièce avait pourtant rasé deux jours plus tôt. Le corps était déjà froid, les journées encore fraîches, mais le printemps gorgé de sève était au rendez-vous de la Fête du Printemps.

À son accoutumée, vêtu d'une simple veste ouatée, sans gants ni écharpe, il pédalait dans la lumière voilée particulière aux premiers matins de février. Chaque kilomètre ou deux, il traversait un village de cent ou deux cents maisons de brique alignées en rangs serrés. De nouvelles briques étaient empilées partout le long des murs. Comme il se dirigeait vers le nord, le long de son chemin, les façades

lui offraient leurs fenêtres qui, tels des yeux, semblaient le regarder passer; quand il reviendrait, il n'y aurait plus que des murs aveugles.

Finalement, après une course de plusieurs kilomètres, il arriva au village X où jeunes et vieux, hommes et femmes engoncés dans des vestes ouatées élimées et sales, l'attendaient sur leur porche en faisant craquer sous leurs dents des graines de melon dont ils recrachaient les écales à même le sol parmi les mégots.

Aussitôt les petits enfants, morve au nez, chapeau de tigre sur la tête, abandonnèrent, qui sa tige de canne à sucre, qui son bâton glacé ou sa brochette de fruits caramélisés pour saluer son arrivée de cris joyeux : « Grand-père Song est arrivé ! Grand-père Song est arrivé ! »

À la fois pour satisfaire à la tradition des rites funéraires qui ont cours dans la région et pour remplir les dernières volontés de feu Zhang Dayan mort deux jours plus tôt, on avait convié le vieux Song à chanter un de ces opéras populaires appelés yangge, dans lesquels il était passé maître. Il avait informé la nièce du vieux Zhang que la grippe, dont il se remettait à peine, l'empêcherait de chanter ; néanmoins à titre de chef de la troupe du comté, il avait été invité à se rendre à la demeure du mort pour honorer sa mémoire et il avait accepté.

Escorté des cris des enfants, de la famille Zhang et des villageois venus en nombre voir le maître, il se rendit aussitôt à la demeure du défunt qu'on s'apprêtait à mettre en bière.

Le soleil était maintenant au zénith, rebondi comme la tête de ces petits accourus pour le saluer. Il inondait de lumière la cour coincée entre les murs couleur de terre, rendue plus petite encore par l'imposante présence du cercueil encore vide. La famille, les voisins et les amis une fois réunis, il ne restait plus beaucoup d'espace pour se mouvoir à l'aise. Même les morceaux de tissu non teint, disposés au bord du toit en signe de deuil, venaient resserrer l'espace en touchant de leurs franges le bandeau blanc des membres du clan et prolongeaient vers le ciel les vêtements de deuil. On eût dit une poignée de baguettes de divination serrées dans un pot de bois clair comme celles de l'autel devant lequel on le conduisit.

Une écharpe blanche sur les épaules, face à l'autel où étaient disposées des offrandes de fruits, la photo du mort

et son bol de riz planté de ses baguettes selon la coutume mortuaire, Maître Song se prosterna trois fois dans la fumée âcre des bâtonnets d'encens. Puis il revint dans la cour pour assister à la mise en bière du corps sous le drap blanc.

Qu'un seul rai de lumière atteignît le corps, le mort quitterait ce monde avec regret et serait tenté de revenir tout comme il reviendrait si on ne lui offrait pas un enterrement décent, c'est ce que tout un chacun croyait ou s'efforçait de croire en suivant scrupuleusement le rituel hérité de génération en génération.

Le couvercle posé, on relâcha le drap et avec lui l'ombre glissa et finit par mourir en un petit tas sous la blancheur du drap posé en boule sur le sol, près du cercueil, faisant à nouveau place au soleil qui inonda le couvercle de lumière. À cet instant, les lamentations des membres de la famille agenouillés ou prosternés emplirent la cour de cris aigus : on s'apprêtait à enlever le cercueil qu'on emportait pour le charger sur le camion où se trouvaient déjà les guirlandes colorées de fleurs en papier montées sur des supports en bois. Les pièces de papier blanc découpé en forme de monnaie volaient en tourbillonnant dans le vent poussiéreux comme des éphémères affolées condamnées à accompagner le mort dans son voyage funèbre. Tout un chacun voulait bien y lire quelque symbole bouddhiste de l'existence en ce monde de poussière.

Le camion démarra et roula sur le bol de nourriture placé au sol en guise de dernier repas. Cela produisit un curieux bruit de dents croquant des bonbons.

Il faisait relativement noir quand au milieu du tintamarre plus ou moins constant de bombes, roquettes, mitrailleuses et grenades, parfois proche et fort, parfois explosant dans le lointain, éclairant occasionnellement le ciel en répandant de la fumée sur la pleine lune, le vieux Song entendit un bruit singulier qui rappelait vaguement le son grinçant du erhu...

Comme toujours depuis la fin du mois de décembre, le pays semblait en état de guerre. La cause était facile à voir dans les rues de Dingzhou même pour un étranger comme moi : à tous les deux ou trois pâtés de maisons, était dressé un stand provisoire où on vendait des pétards pour célébrer les vacances à commencer par le Nouvel An du calendrier occidental jusque la Fête des Lanternes. Certains prétendent que le bruit est associé à l'esprit de la fête mais

d'autres sont convaincus que c'est ainsi qu'on éloigne les esprits des revenants.

Quoique ce bruit eût pu passer inaperçu après tant de semaines de vacarme, son oreille musicale fut assez fine pour distinguer, au milieu des explosions, le son inhabituel. Il l'avait déjà entendu avant, quelque part, il en était sûr, ou quelqu'un lui en avait parlé, mais pas ce maître qui lui avait enseigné pendant tant d'années l'art du yangge. Ce son aigu comme une plainte était mêlé au bruit des cymbales, des tambourins, des kuaibanshu et du violon à deux cordes, le erhu.

Aussitôt, il décida de ré-enfourcher sa bicyclette et de retourner au village où quelques heures plus tôt il était censé chanter.

Là, mû par une force soudaine, il monta sur le plancher rugueux de la scène. Pendant quelques instants, entre les pôles de bambou tendus de toiles grossières, il contempla la lune pleine qui semblait à dessein éclairer la scène pour une performance nocturne. La lune ronde comme un œuf dans le plat du ciel, ronde comme le cercle d'une famille réunie, suggéra aussitôt le thème qu'il lui fallait chanter. Pas d'auditoire au parterre de terre battue si ce n'était ce vieil homme au crâne rasé, en longue robe, qui trouait de sa blancheur l'obscurité. Pour lui seul, les yeux maquillés de rouge et le visage rose, paré d'une robe de soie aux vives couleurs, lui, le maître du yangge, incarna un personnage féminin dont, d'un simple geste, il réussit à traduire les émotions les plus cachées et la tristesse d'une longue séparation...

Cela se produisit le quinze du premier mois de l'année du Coq, là où il est dit : «J'ai abattu ma maison, j'ai vendu les briques et je suis allé écouter Song Wenchuan.»

Le matin, les villageois le trouvèrent endormi sur la poussière de la scène. On ne sait pas grand-chose du vieil homme qui s'est évanoui comme un fantôme. On ne le revit jamais. Quand le vieux Song parla de lui, mentionnant son étrange ressemblance avec le portrait du défunt qu'il avait vu la veille sur l'autel, certains dirent que c'était le mort revenu pour assister à la dernière performance requise pour ses funérailles; d'autres prétendirent que c'était le grand poète de la dynastie Song, Su Dongpo en personne, le soi-disant initiateur du yangge selon la légende qui entoure

les origines de cet art... mais c'était peut-être un effet de la fièvre ?

Au cours de mon enquête sur les traditions et légendes, peu de temps après, je me suis laissé dire par le menuisier qui avait construit le cercueil qu'il y avait un petit trou causé par la présence de vers dans le bois du cercueil mais qu'il n'avait pas eu le temps de le boucher parce que, ce jour-là, il avait promis à son petit-fils d'aller lui acheter des pétards...

Beijing, l'année du Coq